

Le Roman des Romands Quand j'avais 17 ans

Éloge de la faim

Il y a bien des façons de mentir quand on raconte sa jeunesse. Pour qu'elle brille davantage, on peut en gommer les servitudes, les heures harassantes d'ennui au fond des classes ou devant l'œil dévorant de la télévision. On peut l'enjoliver, coller partout des sourires triomphants, de la vitesse, des conquêtes. À l'opposé, et c'est un peu la même chose, on peut la noircir et lui donner la beauté du tragique. Il n'empêche que ma mère, lorsqu'il m'arrive de lui parler de celui que j'étais à dix-sept ans, de ce que faisait et vivait ce garçon qu'elle connaissait et ne connaissait pas, elle pleure. Le plus dur, à cet âge, ce n'est pas la petite délinquance, les cuites et les bagarres, mais la solitude. Aussitôt les gens solides, les gens sans états d'âme corrigent : le « sentiment de solitude ». Il faut pourtant dire à ces braves imbéciles que la solitude et le sentiment d'être seul, c'est la même chose. Le plus formidable, à cet âge, c'est l'amitié : j'avais trois amis.

Depuis mes treize ans et demi, je fumais le matin dans la nuit d'hiver et j'allais au café avant le début de la classe : pas de métamorphose l'année de mes dix-sept ans. J'avais autant de poil au menton que l'épicière de mon village (non, ça n'est pas vrai, elle en avait plus que moi : le lundi, à l'ouverture, elle était rasée de près, elle avait les joues bleues des gangsters italo-américains). Je conduisais une moto en toute illégalité (après avoir raté mon permis pour la troisième fois, n'ayant plus un centime pour payer un nouvel examen, j'ai menti, j'ai dit le soir à mon retour : c'est bon, je l'ai. Et je suis parti au village m'acheter des cigarettes. Le flic du coin veillait vaguement au port du casque).

On pourrait faire son autoportrait (aux âges célibataires) en décrivant sa chambre. La mienne était celle d'un garçon qui aurait aimé avoir, disons, trente ans, mais dans une autre époque, n'importe laquelle entre 1830 et 1950. Un fauteuil club en cuir fauve, une table de bois sombre avec une lampe articulée de métal noire, aux murs des vieilleries, et enfin des livres tout le long d'une planche de pin qui bordait mon lit double. Cette chambre, ma belle-mère la fouillait régulièrement pour y lire ce que j'écrivais et dénicher ma revue plus ou moins pornographique, qu'elle mettait ensuite bien évidence, sur la table ou sur le lit, pour me faire honte : ce qui m'a fait croire, certains jours, que mon adolescence n'était qu'un misérable petit tas de secrets, alors qu'elle était une faim.

Le grand événement de mes dix-sept ans, c'est la rencontre de mon frère aîné et l'amitié qui est née entre nous. Après la guerre enfantine, une longue séparation nous avait permis de devenir un peu moins transparents l'un pour l'autre, de nous charger chacun de son côté d'histoires, d'aventures, de choses lues, entendues, aimées passionnément, haïes – nous avons désormais beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Nous sommes partis l'été pour un grand voyage à l'Est : Berlin, Gdansk, Cracovie, Prague et retour par Venise. En chemin, nous avons liquidé le droit d'aînesse, les rapports de domination, la jalousie en miroir et la colère. (Quand Caïn a tué Abel, disons qu'il a beaucoup perdu). Ça n'était pas précisément le « grand événement » que j'attendais alors... mais j'avais désormais un quatrième ami.